André Gounelle, Les grands principes du protestantisme, éd. Olivétan 2011, p. 33–41

(transmis avec l'aimable autorisation de l'éditeur)

3

Le salut gratuit

Un peu d'histoire

En 1530, l'empereur Charles Quint convoqua, dans la ville d'Augsbourg, une diète, autrement dit une assemblée, qui regroupait tous ceux qui comptaient politiquement en Allemagne. Depuis 1517, les partisans et les adversaires de Luther s'affrontaient durement (voir notre premier chapitre). L'Empereur espérait que cette diète pourrait mettre fin à ces querelles, et qu'elle permettrait de rétablir l'unité religieuse. À cette occasion, Melanchthon, l'ami et le collaborateur de Luther, rédigea un document qui expliquait la position des « protestants » ; il s'agit de la célèbre *Confession d'Augsbourg,* l'un des premiers grands manifestes de la Réforme.

Que dit la *Confession d'Augsbourg?* Avant tout, et principalement, que le salut vient entièrement de Dieu ; l'homme est « justifié » par pure grâce, sans avoir à faire quelque chose pour cela. « Nous ne pouvons obtenir la

rémission des péchés et la justice devant Dieu par nos mérites, nos œuvres et nos satisfactions, mais nous recevons la rémission des péchés et devenons justes devant Dieu par grâce, à cause du Christ, et par la foi » (article 4). Quelques années plus tard, en 1537, dans les *Articles de Smalkalde,* écrits en vue d'un concile qui n'eut finalement pas lieu, Luther déclare sur ce point : « aucune concession n'est admissible, on ne peut pas s'en écarter… Sur cet article repose tout ce qui fait notre foi ».

La grande affirmation de la Réforme

Le salut par grâce constitue donc la première et la plus fondamentale des affirmations de la Réforme. Elle est même plus importante et plus significative que celle de l'autorité de l'Écriture. Au XVIe siècle, cette affirmation eut un impact considérable ; elle transforma la vie de beaucoup de gens. À cette époque, la conscience de leurs fautes et la crainte d'un châtiment éternel terrorisaient quantité d'hommes et de femmes. D'admirables et hallucinants tableaux figurant le « jugement dernier » expriment cette angoisse ; on y voit les défunts en train de comparaître devant le tribunal de Dieu, qui, selon ce qu'ils ont fait, les envoie en enfer ou au paradis. Il y avait, effectivement, de quoi avoir peur. Aussi multipliait-on les pratiques pieuses et les actes de dévotion ; on espérait, ce faisant, mériter l'indulgence de Dieu.

Longtemps, Luther a partagé cette angoisse. Il voyait en Dieu un juge impitoyable, qui ne laissait passer aucune faute ni aucune erreur. Et puis, un jour, en étudiant l'Épître aux Romains, il découvrit que, selon le Nouveau

Testament, le salut est un don gratuit de Dieu, et non la récompense des actions de l'homme. Nous n'avons pas à mériter si peu que ce soit notre pardon ; nous en sommes, d'ailleurs, incapables. Il nous est accordé, sans contrepartie, par le Christ. Le Christ ne vient pas en juge, mais en sauveur. Dieu agit et intervient pour libérer le coupable ; il ne veut pas l'accabler et le condamner. L'annonce du salut gratuit a représenté au XVIe siècle une véritable révolution religieuse. À l'angoisse succédait la joie. La reconnaissance envers Dieu remplaçait la peur. Le message de la Réforme a retenti comme une enthousiasmante nouvelle qui changeait la condition de l'homme. Il a été vraiment « évangile » (« évangile » veut dire bonne nouvelle).

Dans cette perspective, on saisit la véritable portée de la réaction très vive de Luther, en 1517, contre la vente des « indulgences » (du pardon de Dieu) par le moine Tetzel. Il ne s'agit pas seulement de dénoncer un abus que le catholicisme a vite reconnu ; presque personne ne justifie le commerce honteux de la grâce divine, ni ne défend les pratiques de Tetzel. La révolte de Luther va plus loin. Il s'en prend au thème des « mérites ». Il se bat contre une manière qu'il juge radicalement fausse de comprendre le salut : l'homme aurait, au moins en partie, à le gagner. Derrière l'abus, Luther attaque un principe qui, sous des formes diverses, réapparaît constamment, et qui défigure fondamentalement l'Église.

La foi et la grâce

On dit souvent que la Réforme enseigne « le salut par la foi ». Pour bien comprendre cette affirmation,

effectivement très protestante (mais d'abord paulinienne), il importe de préciser ce qu'on entend par « foi ». Dans le langage courant, ce mot prend deux sens qui ne correspondent pas à la pensée de la Réforme, et qui risquent d'égarer sur ce qu'elle affirme.

Pour les uns, la foi consiste en un ensemble de croyances et d'opinions. Il y a ce que l'on sait, ce que l'on voit, et puis ce que l'on croit. Ainsi, Thomas d'Aquin définit la foi comme l'adhésion de l'intelligence à ce qu'on ne peut ni prouver ni constater. De nos jours, on a significativement intitulé *La foi catholique* un livre qui contient les dogmes officiels du catholicisme. Quand on parle de la justification par la foi, certains comprennent qu'on serait sauvé par l'acceptation de bonnes doctrines.

D'autres voient dans la foi un sentiment. Elle consisterait à éprouver des émotions religieuses. L'époque romantique tend à définir la foi comme un élan et une effusion du cœur qui se laisserait toucher, remuer, impressionner, attendrir par des exercices de piété. Elle serait l'attachement de l'âme à Dieu ou au Christ. Le salut par la foi signifierait alors que nous sommes sauvés par l'amour, la confiance et la piété que nous éprouvons.

Selon la Réforme, la foi ne se définit ni comme une opinion, ni comme une émotion. Certes, elle implique des croyances et entraîne des sentiments. Mais, en son essence, elle est autre chose. Elle naît quand le Christ vient à moi, et établit avec moi une relation vivante et personnelle qui permet de dire, avec l'apôtre Paul, qu' « il vit en moi ». Il ne s'agit pas d'une attitude ou d'une qualité de l'homme, mais d'une rencontre dont il n'est pas maître, d'un événement qui lui arrive. Elle est don de Dieu, et nullement disposition de l'homme. Luther le souligne fortement : « La foi est l'œuvre

de Dieu, non de l'homme, comme Paul l'a enseigné. Les autres œuvres, il les accomplit avec nous, par notre moyen, mais celle-ci est la seule qu'il accomplisse en nous et sans nous ».

Pour la Réforme, la foi consiste en la présence et l'action de Dieu en l'homme. Elle ne dépend pas de lui, mais de Dieu. Aussi, parler du salut par la grâce ou du salut par la foi revient au même ; dans le premier cas, on insiste sur l'acte de Dieu, dans le second sur la manière dont cet acte nous atteint.

Une affirmation dangereuse ?

N'est-il pas périlleux de proclamer la gratuité du salut ? Ne risque-t-on pas ainsi d'enlever aux règles morales leur force, de favoriser le laisser-aller, de détourner de l'action ? À quoi bon s'astreindre à des efforts, et s'imposer une discipline, si Dieu nous donne le salut, et ne nous demande pas de le mériter ? À cette objection mille fois faite et mille fois réfutée, on peut apporter deux réponses.

D'abord on constate que dans la pratique, l'affirmation du salut gratuit n'a entraîné aucune conséquence de ce genre. Bien au contraire, le protestantisme a été très moral, voire moraliste ; on lui a parfois reproché sa rigueur et son austérité. De plus, il s'est montré extraordinairement entreprenant. On n'en finirait pas d'énumérer les actions qu'il a entreprises et les œuvres qu'il a créées. Loin de l'amollir et de le stériliser, le salut gratuit lui a donné de la tenue et du dynamisme.

Ensuite le salut gratuit ne pousse pas à la paresse ou au libertinage. Il transforme seulement les motifs des

actes et des comportements. On n'agit pas *pour être sauvé,* parce qu'on redoute un châtiment et qu'on veut gagner une récompense. On agit *parce qu'on est sauvé, par* reconnaissance et par désir de servir ce Dieu qui nous a tant aimés. Le dynamisme de l'amour et de la générosité se substitue à une pédagogie de la rétribution qui ne connaît que le « bâton et la carotte ». On fait le bien parce que c'est le bien, et non pour obtenir quelque chose. La vie authentiquement chrétienne ne se fonde pas sur la peur, ou sur un calcul intéressé, mais sur l'amour.

La Réforme affirme que les œuvres de l'homme ne lui procurent pas le salut. Il ne s'ensuit pas le moins du monde que la vie chrétienne ne comporte pas d'œuvres.

Vivre le salut gratuit

Il ne faut pas voir dans le salut gratuit une proposition théorique, sans conséquences pratiques. Il marque et oriente l'existence concrète. Il change nos attitudes et nos manières d'être. Il entraîne, en effet, des relations différentes avec Dieu, avec soi-même et avec les autres.

1. D'abord, *avec Dieu,* parce que, comme Luther, nous découvrons qu'il ne vient pas à nous pour nous juger, pour peser nos actions et nos pensées, pour nous reprocher nos erreurs et nos défaillances. Il s'approche de nous afin de nous délivrer et de nous tirer d'affaire. Que les prédicateurs, en particulier, ne l'oublient pas. Prêcher l'Évangile ne veut pas dire accabler les hommes en leur reprochant leurs fautes et leurs insuffisances ; cela signifie leur déclarer que Dieu les aime, les accepte et les accueille tels qu'ils sont (même s'il les accepte pour les transformer). L'Évangile ne proclame pas la mauvaise nouvelle de la culpabilité des hommes. Il annonce d'abord et essentiellement la bonne nouvelle de l'amour et de la grâce de Dieu. La prédication ne doit pas accuser, mais consoler, insuffler de la joie et de l'ardeur.

2. Ensuite, *avec soi-même.* Le salut gratuit nous délivre de toute angoisse concernant notre personne. Il nous enlève toute inquiétude sur notre propre sort. Pour l'homme protestant (surtout pour le réformé), le salut est une affaire réglée, terminée, classée; il n'y a plus à s'en préoccuper. Comme l'écrivait au siècle dernier le grand prédicateur calviniste César Malan : « C'est offenser Dieu que de le prier pour un salut qu'il nous affirme avoir déjà accompli ». Le croyant ne se fait aucun souci pour lui-même. D'où une sérénité et une joie profonde, que l'on trouve même chez les protestants les plus graves (je pense aux puritains). Le protestant sait que son salut ne dépend pas de ce qu'il est ni de ce qu'il fait, mais de Dieu. Aussi prend-il facilement ses distances à l'égard de lui-même. Ce n'est probablement pas par hasard que l'humour (où l'on se moque de soi) s'est beaucoup développé dans les pays anglo-saxons, dont la culture a été fortement marquée par le protestantisme.

3. Enfin *avec les autres.* Le salut gratuit, en débarrassant de l'obligation de gagner son salut, en délivrant de la préoccupation de soi, rend très disponible pour les tâches qui se présentent, et très ouvert aux autres. Au XVIe siècle, la Réforme a libéré des énergies qu'absorbaient les pratiques pieuses, les dévotions, ou que stérilisaient les couvents, et les a orientées vers le monde, et l'action dans le monde. N'ayant plus de mérites à acquérir pour son propre compte, l'homme peut prendre beaucoup plus soin de son prochain. Par « prochain », j'entends non seulement nos « semblables », les autres hommes, mais aussi les animaux et la nature, qui nous entourent, et qui font donc partie de ces prochains qu'il nous est demandé d'aimer. Le salut gratuit empêche l'homme de se centrer sur lui-même, et d'oublier ce qui l'environne.

Une affirmation toujours actuelle

La conscience de leurs fautes tourmentait les hommes du XVIe siècle. En leur annonçant le pardon gratuit, la Réforme leur a vraiment apporté le message dont ils avaient besoin. Ce message a-t-il gardé son actualité, et touche-t-il encore les hommes aujourd'hui ? Apparemment, le jugement et les peines éternelles ne les inquiètent guère. Visiblement, leur culpabilité ne constitue pas pour eux un problème lancinant. L'annonce du salut gratuit ne perd-elle pas, du coup, toute signification ?

Je ne le pense pas. Les hommes, aujourd'hui comme hier, se trouvent aux prises avec des détresses et des angoisses qui les tenaillent profondément. Selon les époques et les cultures, elles prennent des formes différentes, mais elles existent toujours. Ce fut autrefois le problème de leur culpabilité personnelle qui, effectivement, semble être moins vif de notre temps. Pourtant demeure l'angoisse de la mort que l'on rencontre en tout temps. Nous sommes des êtres fragiles, éphémères qu'un rien peut enlever, qui ignorent s'ils vivront dans l'heure qui suit, et nous en avons conscience. Aujourd'hui, nous savons que l'humanité dans son ensemble vit sous la menace de la destruction ; la pollution, l'épuisement des ressources naturelles, une éventuelle catastrophe atomique peuvent mettre fin à son existence. Annoncer le salut gratuit, ici, signifie proclamer que Jésus a vaincu la mort, et qu'en lui la vie triomphe ; l'homme n'est donc pas destiné au néant, et l'humanité aura un avenir. En notre siècle, nous voyons surgir avec force une nouvelle forme d'angoisse : celle de l'absurde. Les significations et les valeurs traditionnelles s'effondrent, sans que d'autres prennent le relais. Nous avons de plus en plus le sentiment de mener une vie de fou dans un monde déboussolé. Dans cette situation, on annonce le salut gratuit en proclamant que Dieu est lumière, qu'il donne du sens à ce que nous sommes et à ce que nous faisons. Nous n'avons pas à chercher désespérément un sens qui se dérobe. Même si nous ne le possédons pas et si nous ne le discernons pas clairement, nous savons que le sens nous est donné.

Le salut gratuit ne se réduit pas au pardon des fautes. Il comporte également le don de la vie et le don du sens. À nous de le dire aujourd'hui avec autant de puissance et de clarté que hier les Réformateurs.